

# Les toboggans

Maxime Herbaut

Oui, c'est une singulière façon de voyager, mais c'est une habitude à prendre, et l'habitude aidant, on peut même dire que l'on y prend goût. Au commencement, quand les premières campagnes promotionnelles pour ce nouveau mode de déplacement ont fait leur apparition, personne ne les a prises au sérieux : on aurait dit des publicités pour des parcs de loisirs aquatiques. Ces familles béates et multicolores qui se jetaient ingénument dans ces grands tuyaux comme à la piscine, cela nous faisait gentiment sourire, souviens-toi. Personne n'imaginait qu'il s'agissait là du modèle de transport universel de demain.

Les toboggans relient aujourd'hui toutes les grandes villes du pays, et le réseau se ramifie désormais pour desservir les destinations plus modestes. À l'ouverture du premier, qui faisait la connexion entre Ormantes et Anglefonds, il y avait surtout des badauds : on venait assister à l'évènement comme on se pressait jadis aux Expositions Universelles, plutôt pour voir quelque chose d'inédit à raconter au prochain dîner entre amis que pour véritablement se confronter au futur. Les pionniers qui acceptaient de s'engouffrer dans le sas d'entrée nous semblaient de doux rêveurs, un peu fêlés. Quelle idée, après tout, de s'embarquer pour une glissade de plus de cent kilomètres ! Et si

on se rendait compte à mi-chemin qu'on avait oublié quelque chose ? Pas moyen de faire demi-tour ! Heureusement, ce défaut a été corrigé par la suite avec l'expansion du réseau : il est maintenant possible à tout moment d'emprunter une voie latérale pour rejoindre le toboggan qui va en sens inverse.

Aujourd'hui, c'est presque une seconde nature. Il y a des toboggans pour toutes les destinations, grandes et petites, et ils se sont efficacement substitués aux moyens de transport motorisés qui, d'année en année, deviennent de plus en plus caducs. Les effets sur la pollution ont été spectaculaires : l'air du pays tout entier s'est considérablement assaini, en particulier dans les villes majeures. Personne, à présent, n'envisagerait un retour en arrière. Quand on glisse dans un de ces longs tuyaux intercitadins, pas de pot d'échappement, pas de plein d'essence à prévoir. Empreinte carbone zéro, ou presque. On y perd bien sûr le plaisir des longues conversations en voiture, puisque les voyages en toboggan sont individuels et solitaires, mais on peut mettre à profit ce temps pour se retrouver un peu seul avec soi-même, et s'offrir un petit moment d'introspection.

On entre dans les toboggans un à la fois. Les portiques sécurisés imposent un délai d'attente après chaque passage, afin d'espacer au maximum les voyageurs et de limiter les risques d'accidents, qui sont en pratique très rares. Certains parviennent même à dormir pendant ces longues glissades, que l'ergonomie étudiée des toboggans rend confortables et même apaisantes. Évidemment, il y a eu au début quelques ratés, des dos de chemises et des fonds de pantalons déchirés, voire même quelques brûlures superficielles sur les premiers longs trajets, mais fort heureusement, après ces quelques infortunés qui ont essuyé les plâtres, ces erreurs de calibrage ont été rectifiées. Le

système de glissement sur coussin d'air a depuis été perfectionné, si bien que le voyageur et ses vêtements n'entrent plus en contact avec l'intérieur du toboggan : ils planent à quelques centimètres au-dessus, portés par une sorte de bouée invisible qui les précipite vers leur point d'arrivée à la vitesse choisie.

La vitesse est fonction du toboggan emprunté : il existe des voies express, comme il y a eu des autoroutes, et selon la rapidité du voyage il y a des précautions à prendre. Dans les toboggans standard, pas besoin d'équipement particulier : on peut se rendre dans la ville voisine dans le même appareil que si l'on s'y rendait à pied ou en vélo. En revanche, sur les longues distances, il faut se munir d'un masque et de lunettes de protection qui sont fournis dans le sas d'entrée, afin de préserver les yeux et les voies respiratoires de la friction de l'air. Il est d'ailleurs difficile d'y relever la tête, tant la force de l'accélération la plaque en arrière, et la meilleure chose à faire est de se détendre et d'admirer le ciel à travers le toit panoramique (tous les toboggans sont transparents dans leur partie supérieure). Certains préfèrent d'ailleurs voyager de nuit, car dans les voies rapides, par temps clair, au firmament, toutes les étoiles sont des étoiles filantes.

La question des bagages, qui inquiétait beaucoup dans les premiers temps, a été réglée avec une impressionnante efficacité. Sous chaque toboggan se trouve une seconde glissière réservée aux sacs et aux valises, qui accompagnent les voyageurs dans des chariots sur rails, et suivent leurs mouvements grâce à de petits capteurs. L'avantage est que les bagages arrivent en même temps que leurs propriétaires, qui les récupèrent directement à la sortie : finies les heures d'attente autour du tapis roulant à la

descente de l'avion, chacun retrouve son bien en temps voulu et quitte la station en quelques minutes. De quoi convaincre les plus récalcitrants.

Naturellement, pour les longs trajets, tout a été prévu : de loin en loin, on trouve des aires de repos, comme sur les autoroutes d'antan, où l'on peut prendre un café, un bon repas, aller aux toilettes. On y accède en bifurquant dans des voies latérales annoncées par des panneaux de signalisation, ou des avertisseurs sonores et lumineux dans les toboggans express, où l'on voyage trop vite pour avoir le temps de lire. L'arrivée se fait dans de grandes salles au sol tapissé de matelas, où des agents du réseau accueillent les glisseurs et les guident vers la sortie, ou les aident à se remettre sur pied, quand le passage par les voies rapides leur a laissé les jambes en coton (question d'habitude, vraiment).

Comme tous les réseaux, celui-ci a son folklore, ses rumeurs, son semi-légendaire auquel il est parfois tentant de se laisser croire. On dit par exemple qu'il existe des gens qui vivent dans les toboggans et n'en sortent jamais, qu'ils sont devenus adeptes du voyage glissant et ne font que circuler de conduit en conduit, faisant escale dans les aires de repos où ils dorment dans les toilettes et se nourrissent de la générosité des autres passagers, ceux qui vont quelque part. Certains auraient opté pour ce mode de vie après avoir été déçus par le monde extérieur, où la vie n'est faite que de points d'arrêt, de trajets répétitifs et figés, sans charme, sans aventure, et ils auraient cédé à l'appel des toboggans, la promesse d'une infinité de directions, de bifurcations et d'itinéraires possibles, sans nécessité d'un point d'arrivée, et où l'on peut oublier le point de départ. On dit que le voyage perpétuel dans le réseau a modifié

leur physionomie, que le masque et les lunettes leur collent au visage, qu'à force d'être toujours allongés et exposés à la friction de l'air, leur corps s'est graduellement transformé, leurs membres étirés, leurs cheveux tombés, leur peau prématurément ridée. Ceux qui disent les avoir rencontrés racontent que c'est à leurs vêtements usés jusqu'à la corde qu'on les reconnaît, et qu'ils demandent constamment des nouvelles du monde extérieur, dont ils ne savent plus rien, comme si, dans leur errance sans fin, ils en venaient à le regretter.

On répand aussi le bruit qu'il existerait dans le réseau des conduits secrets, qui ne mènent nulle part, dont la pente s'incline brusquement pour vous faire tomber au fond de tubes presque verticaux, dans des culs-de-sac d'où il est impossible de remonter. Des squelettes de voyageurs égarés végèteraient dans ces poches inconnues du système, quelque part sous les dos des glisseurs inconscients. D'autres conduits déboucheraient sur des lieux mystérieux, aires de repos désaffectées, cafétérias fantômes et entrepôts momifiés où se retrouveraient tous ceux qui ont fait de la glissade tubulaire leur mode de vie, voire leur philosophie. Si les anciens Grecs philosophaient en marchant, pourquoi nos sages actuels ne le feraient-ils pas en glissant ?

Certes, d'aucuns diront que glisser, c'est esquiver, se dérober, fuir les responsabilités de la vie ancrée, que ceux qui optent pour la vie-toboggan ne font que prouver leur immaturité, leur inaptitude à fonctionner en société, leur échec, en somme. Mais n'est-ce pas aussi un choix courageux, celui de renoncer à la société et à ses vaines ambitions, à ses chemins tout tracés, à ses buts en papier et à ses rêves numériques ? Ceux qui se lancent dans la glissade sans fin ne prennent-ils pas au fond la décision d'être pleinement eux-mêmes, de cesser de

feindre, d'affronter le risque d'être absorbés et digérés par ce gigantesque intestin de plastique et de métal, pour avoir voulu vivre la vraie vie, celle des périples improbables, des destinations incertaines, des escales inattendues ? Il existerait des projets de grands toboggans transatlantiques et transpacifiques, qui étendraient le réseau entre les continents, et décupleraient les possibilités d'un tel mode d'existence.

Mais je ne suis pas de ceux-là. Je ne cherche pas le frisson des conduits inconnus ou des refuges secrets. À vrai dire, je ne sais même plus pourquoi je glisse depuis toutes ces années. Je ne sais plus si je glisse jour et nuit dans l'espoir de te retrouver, au hasard d'une aire de repos, ou simplement pour ne plus toucher la Terre où tu vis aujourd'hui, quelque part, sans moi.

## L'auteur

Né en 1981 dans le Nord, j'ai commencé à écrire tout petit et je n'ai jamais vraiment réussi à arrêter. Nouvelles, romans, pièces de théâtre, je m'essaie à de nombreux formats, avec toujours une prédilection pour l'insolite, le fantastique, le surréalisme, l'absurde. J'ai essayé la BD aussi, mais il a bien fallu se rendre à l'évidence que je ne savais pas dessiner. Le récit court est une de mes formes d'écriture favorites parce qu'elle permet de faire passer beaucoup de choses, voire tout un univers, en un minimum de temps, d'espace et de mots.

Auteur d'un roman fantastique publié en 2019 (*Agravelle ou l'Envers du temps*, Inceptio Éditions), je suis professeur d'anglais en région parisienne dans le civil, et je continue, entre les corrections de copies, à inventer toutes sortes d'histoires étranges.

Un de mes professeurs disait : « Quand je lis un livre, ce que j'aime, c'est qu'il m'emmène ailleurs que là où je m'attendais à me trouver. Et ensuite, encore un peu plus loin. » C'est ce que j'essaie de faire quand j'écris.